

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 21

Artikel: Le feuilleton : souvenirs des campagnes de Louis Bégos, lieutenant-colonel : [suite]
Autor: Bégos, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223271>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la bourguignotte, et sont classés par la voix populaire dans la compagnie du receveur.

Un commandement bref : chacun gagne son poste et s'attelle à sa besogne avec le désir de s'y distinguer ou tout au moins de ne pas y être inférieur. Une douzaine prennent d'assaut la pompe, la mettent en « batterie » près du ruisseau qui longe la route et le village pour rendre le plus de services qu'il peut ; vingt-quatre mains saisissent les extrémités du balancier, rran, rran, avec une flexion et une grande extension du corps, elles battent une mesure métromonique d'un effet imposant. Quelques résonnances à vide, quelques grincements avant que l'eau pénètre dans le corps de pompe et soit refoulée vers le front d'attaque, face à l'église. (Une chaude alerte ayant eu lieu la veille de Noël par suite d'une défectuosité du système de chauffage, on veut simuler la défense de l'édifice). Les tuyaux déployés en long serpent tortueux, se gonflent et pleurent en ruisselets. Le lancier se met en garde ; il attend, bien campé, l'assaut liquide, vise un coin du toit : hélas ! ce n'est pas un jet continu, c'est une série d'éjaculations avec pétarade appropriée, et chute finale dans un sursaut d'impuissance. C'est pourtant l'Ascension, aujourd'hui !

Arrêt de la manœuvre, examen des œuvres vivées de la pompe, vérification des soupapes, des raccords, et nouvelle mise en action. Les servants redoublent de zèle après s'être craché dans les mains ; le lancier s'est approché du but et brandit sa lance comme pour une parade. Le jet s'amorce au moyen de quelques claquements humides ; il s'élançe par bonds ascensionnels et, ô bonheur ! il effleure le bord du toit. Les spectateurs respirent, les acteurs espèrent. Les gosses courent de ci de là au risque d'être douchés, ce qui mettrait le comble à leur bonheur.

Le flux diminue d'intensité. Nouvel arrêt, nouvelle auscultation, plus approfondie, par le plus compétent des mécaniciens improvisés, discussion autour du corps du patient atteint d'asthme intermittent et de faiblesses passagères, et, hardi ! pour une ultime tentative.

La balançoire, pardon, le balancier entre en danse, la pompe aspire et expire d'un souffle égal et puissant, et cette fois le lancier doit se cramponner au sol pour résister à la gerbe liquide qui jaillit impétueusement, gagne de la hauteur à chaque coup de piston, franchit le faite du toit, à 15 m. de hauteur, et va, ô merveille ! dans un suprême élan, baptiser les cloches dans leur cage ajourée, aux applaudissements de la galerie. Le bâtiment tout entier est copieusement arrosé, le clocher est mitraillé par les dernières fusées.

Un essai de jet en longueur pour balayer la poussière de la route, éloigner les spectateurs, et l'exercice est terminé. Preuve est faite qu'un incendie trouvera la défense prête.

— Rassemblement ! Compagnie... garde-à-vous !... Repos !
A. Gaillard.

Madame est jalouse. — Monsieur s'appête à sortir après dîner : il va, dit-il travailler, à son bureau. Madame lui foure subrepticement un podomètre dans la poche de son paletot.

Au retour, madame consulte l'incorruptible instrument qui marque sept kilomètres !... Monsieur a joué toute la journée au billard.



SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL 13

Les Russes, pendant tout le temps que nous fûmes aux avant-postes devant Polotsk, usèrent de toutes sortes de ruse pour enlever nos compagnies ou nos bataillons. C'est ainsi que, le jour de la bataille du 18, ils firent avancer un très beau régiment de cavalerie, imitant les fanfares françaises, lequel pénétra, sans coup férir, au milieu des derniers bataillons de notre brigade, enle-

vant des compagnies de Croates, qui n'avaient pas encore compris cette nouvelle manière de faire la guerre. Quand ce régiment s'approcha de nous, il portait le costume des lanciers bavarois.

Plusieurs de nos officiers ne se doutaient de rien, lorsque je reconnus le piège qui nous était tendu. Je m'écriai, en m'adressant à notre lieutenant-colonel : « Ce sont des Russes. » Nous nous apprêtâmes à les recevoir ; mais ils n'attendirent pas notre dernière démonstration, et ils tournèrent bride.

La bataille de Polotsk coûta cher à notre régiment. Après avoir quitté cette ville, je fis l'appel le lendemain. Un vide effrayant s'était fait dans nos rangs : trente-sept officiers n'y répondirent pas ; ils étaient tous blessés ou tués. Environ six cents sous-officiers et soldats, restés sur le champ de bataille, témoignaient assez des pertes cruelles que nous venions de subir.

Polotsk fut brûlée. Nous eûmes le temps d'emporter nos munitions, des vivres en abondance, et surtout d'emmener un parc de bœufs magnifiques. Le général russe traversa la Dwina et escarmoucha continuellement avec notre arrière-garde. Il nous restait près de 16.000 hommes, qui ne suffisaient que difficilement pour tenir tête aux corps de Steingel et de Wittgenstein. Il est vrai que les Russes avaient aussi perdu beaucoup de monde à la bataille de Polotsk, et que notre artillerie et nos baïonnettes avaient sensiblement éclairci leurs meilleures troupes, de manière que notre retraite s'opérait en bon ordre.

Le général Merle mit à l'ordre du jour notre conduite devant Polotsk, et nous accusa seulement d'avoir eu un peu trop de bravoure et d'entraînement.

L'historien Thiers parle de nous en termes moins flatteurs, et il nous accuse (ce sont ses propres paroles) d'avoir péché par trop d'ardeur. *Péché par trop d'ardeur !* le mot est joli, M. Thiers ! Vous oubliez donc qu'il fallait empêcher que les débris de la grande armée ne trouvassent un tombeau dans la Bérésina ; vous oubliez donc que, à part le régiment de cuirassiers français du colonel Doumerc, les Suisses étaient presque seuls pour tenir tête à l'armée russe. Dans toute la campagne de Russie, c'est le seul souvenir qui lui échappe, et sa plume semble craindre de faire l'éloge des braves qui sont morts sur les champs de bataille de la Russie pour l'honneur du drapeau français. Si ce n'est pas de l'ingratitude, c'est tout au moins un oubli que nous ne saurions nous expliquer. Pour un historien, oublier les services d'anciens alliés, qui, depuis le règne de François Ier, ne cessèrent de montrer leur fidélité à la France, et qui dans les temps modernes, depuis Lisbonne à la Bérésina, prouvèrent qu'ils savaient vaincre et mourir ; les envisager comme les soldats d'un peuple soumis ; ne pas trouver une phrase, une parole de noble sympathie pour les plus anciens alliés de son pays, ce n'est pas écrire l'histoire d'une grande et douloureuse époque, c'est en proscrire des pages héroïques !

Mais n'interrompons pas notre sujet, nous aurons encore l'occasion d'y revenir. Le maréchal St-Oyr avait été blessé à Polotsk, et le maréchal Oudinot, à peine rétabli d'une blessure qu'il avait reçue dès le commencement de notre séjour dans cette ville, reprit le commandement du deuxième corps d'armée.

Vers la fin d'octobre, nous nous dirigeons lentement du côté de la Bérésina, souvent obligés de répondre aux attaques réitérées des Russes de Wittgenstein. Nous traversâmes le large canal qui communique de la Bérésina à la Dwina. Arrivés à trois journées de marche de Borisow, nous avions encore devant nous le corps de l'amiral Tchitchakoff, de sorte que notre avant-garde et notre arrière-garde étaient continuellement aux mains avec les Russes.

À plusieurs reprises, notre tour arriva, et, selon notre habitude, nous attaquâmes à l'arme blanche. Mais le régiment qui produisait le meilleur effet pendant cette difficile retraite était un magnifique corps de cuirassiers ; je regrette d'en avoir oublié le numéro. C'était, je crois le quatrième. Il était impossible de combattre avec

plus d'intrépidité et d'ensemble. Les charges de ce régiment étaient admirables, et chaque fois qu'il se présentait à l'arrière-garde ou à l'avant-garde, il débâyait le terrain pour quelques heures.

Enfin, nous arrivâmes en vue de Borisow, où nous nous attendions à retrouver l'ennemi en force. Le pont de cette ville, sur la Bérésina, avait été brûlé, mais nous apercevions facilement les vedettes russes sur la rive droite. Nous établîmes notre bivouac près de la Bérésina ; mais ces bivouacs, se trouvant forcément en contact avec la grande armée, nous étaient trop pénibles.

Il était douloureux pour nous, en effet, de voir les débris de cette puissante armée, revenant de Moscou abîmée, et, pour ainsi dire, anéantie par les batailles, les privations et le froid. Je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qu'elle était en quittant la France, lorsqu'elle traversait la Prusse en laissant la Pologne ; pleine d'énergie et d'espérance. Nous avions souffert, sans doute, mais nous étions arrivés sur les bords de la Bérésina encore pleins d'ardeur et toujours prêts à combattre ; et, tandis que nous étions encore parfaitement organisés, les débris de tous les régiments de la grande armée entouraient notre camp, pressés par la faim, décimés par le froid et les maladies ; demandant quelque soulagement à leurs douleurs, et ne trouvant auprès de nous que quelques aliments pour les empêcher de mourir de faim. Dès ce jour, nous commençâmes à comprendre dans quel abîme de misère nous pouvions nous trouver. Jusqu'alors nous n'avions manqué de rien. Nous avions des vêtements chauds et en bon état ; nos chaussures étaient neuves. Notre division avait trouvé un convoi considérable de vêtements, à destination d'un corps polonais qui n'était plus là. Pour ce qui me concernait particulièrement, j'étais à une journée de Polotsk, lorsque mon chien découvrit, près d'un vieux château, une vaste cachette, remplie de bons vêtements de laine, de vivres et de liqueurs de toute espèce. Mon chien d'arrêt était un précieux animal. Je me souviens, et il y a longtemps de cela, qu'il s'arrêtait court devant un monceau de branches coupées ; j'avais beau l'appeler, il ne voulait pas en démordre ; enfin au mot : cherche ! il se mit à gratter la terre. Mon domestique m'accompagnait, et, en creusant un peu, nous découvrimmes des caisses d'excellents vêtements d'hiver, des provisions de bouche, et tout cela à quelque distance du bivouac. Nous refermâmes la cachette, car dans ce moment, nous ne savions pas trop à quoi toutes ces richesses, pourraient nous servir.

(A suivre).

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

MEUBLES PERRENOUD
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

Restaurant GAYILLET
PLACE DU PONT, 3, au 1^{er}
Anciennement : Coq d'Or, Angle Innovation
Téléphone : 22.340

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois